

Article

« Pour nos frères éloignés »

Charles De Koninck

Laval théologique et philosophique, vol. 14, n° 2, 1958, p. 157-165.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1019964ar>

DOI: 10.7202/1019964ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Pour nos frères éloignés *

« J'ai d'autres brebis encore, qui ne sont pas de cet enclos ; celles-là aussi, je dois les mener ; elles écouteront ma voix ; et il y aura un seul troupeau, un seul pasteur. »

(JEAN, X, 16.)

Des écrivains catholiques, américains surtout, ont récemment fait remarquer combien l'attitude des protestants envers nous a changé depuis une quarantaine d'années. Quelles qu'en puissent être les multiples raisons, il me paraît très important de noter que l'inverse est tout aussi vrai, cependant que la plupart des catholiques dont l'attitude se soit également modifiée demeurent plus fermement que jamais fidèles à la doctrine et aux règles de conduite proposées par l'autorité visible du Vicaire du Christ. L'entente, en somme, s'améliore de jour en jour. Mais la différence reste radicale sur un point : de même que nous croyons du Verbe éternel qu'il s'est fait chair, que les apôtres ont vu de leurs yeux ce Verbe du Père et l'ont touché de leurs mains, de même nous croyons que le Fils de Dieu fait homme a laissé parmi nous tous une règle de foi, vivante, visible et tangible. C'est en elle que se détermine le visible, tangible écart entre les catholiques, qui y sont soumis, et ceux qui s'en sont éloignés.

Au sujet des chrétiens sans allégeance à l'Église de Rome, il importe de bien distinguer tout de suite le cas des Églises de l'Orient de celui de nos frères protestants. Le pape Pie XI parlait des « grossières erreurs » (*errores etiam crassiores*) que commettent parfois les catholiques à propos des Églises orthodoxes ; Son Excellence M^{gr} Charrière, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, vient de nous le rappeler. Nous pouvons savoir ce qu'elles tiennent pour objet de foi, tandis que les croyances des protestants sont infiniment plus difficiles à connaître, en raison même de la liberté qu'ils se sont donnée en cette matière, et de la consécutive diversité des confessions ; à ce seul égard déjà la situation est tout différente.

Or il y a des protestants qui sentent un croissant besoin de savoir de façon plus décidée quelles sont *les choses qu'on ne voit pas*, et dont on doit pourtant faire l'objet de sa conviction.¹ Il y en a qui souffrent de l'étrange liberté de n'adhérer qu'à ce qui paraît, à chacun, croyable ;

* Texte tiré d'une causerie prononcée à la séance académique des Facultés de théologie et de philosophie de l'université Laval, à Québec, en la présence du chancelier de cette université, Monseigneur Maurice Roy, archevêque de Québec et Primat du Canada.

1. *Hébr.*, XI, 1.

il est en effet parfois très difficile de découvrir si certains croient au péché originel, si d'autres croient à l'Incarnation et à la Résurrection du Verbe qui est Dieu, si ceux-ci ont foi dans les sacrements, ou en un quelconque de ces instruments de grâce, si ceux-là attendent la future résurrection des morts, etc. Cependant, au-dessus même d'un tel besoin de certitude, qu'on retrouve souvent chez les chrétiens non-catholiques, ce qui doit nous unir tous, surtout, et véritablement, c'est le précepte en vertu duquel nous devons nous aimer les uns les autres sans défaillance, selon l'ordre d'une charité bien éclairée. Relativement à cette charité, bon nombre d'entre nous, catholiques, pourraient être pris en défaut.

On sait qu'à plusieurs reprises l'Église a condamné certaine interprétation étroite du mot « *extra Ecclesiam nulla salus* ». En outre, les simples fidèles distinguent maintenant, d'une manière plus avertie, ceux qui délibérément et avec pertinacité ont laissé l'Église de Rome, de ceux qui ont été élevés en dehors d'elle.

Nous ne pouvons pas oublier que, nous-mêmes, nous n'avons pas été consultés quant à notre future appartenance à telle ou telle famille religieuse, ou païenne, ou athée ; d'autre part nous soutenons que, de droit naturel, les parents ont le devoir d'élever leurs enfants dans la croyance qui leur paraît être la vraie.¹ Bref, nous semblons de mieux en mieux comprendre que les choses sont bien plus complexes et contingentes que nous le pensions naguère.

Il n'y a pas si longtemps, l'image cartésienne puis newtonienne du monde, dominait encore la sphère même de l'agir. La contingence avait été exclue de la nature, et ce qu'on appelait contingence ne voulait rien dire sinon que certaines choses eussent pu être autrement... si les agents délibérés l'avaient voulu. Et depuis trois siècles cette ombrageuse rationalité mécaniciste absorbait aussi les philosophies morales : des systèmes, élaborés *more arithmetico* ou *geometrico*, offraient de rendre la situation humaine si claire et si catégoriquement distincte que toute personne suffisamment instruite ne pouvait refuser d'agir comme elle le devait. Les autres qui n'avaient pas cette instruction, ou qui en avaient reçu une contraire, ou qui n'étaient capables d'aucune, il n'en était pas question. C'est elles qui sont tout simplement devenues les pauvres « hommes communs » (qu'on me permette cet anglicisme), exaltés et méprisés souvent par les mêmes gens. Pour nous ramener au vrai sens de la contingence, il a fallu des événements et des échecs qui nous rendissent plus sensibles à l'irrationnel dans nos vies.

Il est bon de prendre garde que nous n'avons pas choisi de naître, et que tous nous sommes venus au monde sans nous. On ne nous a

1. Saint Pie X demandait à l'ambassadeur de l'Angleterre auprès du Saint-Siège pourquoi il était hérétique, et recevait la réponse : « C'est que j'ai été élevé ainsi. » « C'est la meilleure des raisons ! » dit le Souverain Pontife.

pas donné non plus d'opter pour le type ou la combinaison de gènes qui fixèrent la sorte d'individus que nous sommes, un chacun. N'est-il pas vrai que nous avons été « jetés là, » avec tels ou tels caractères irrévocables, dans tel quartier de la ville, avec un nez de telle forme, doués ou dépourvus de telle ou telle qualité ? Aucun homme de premier rang ne peut raisonnablement et sans ridicule regarder de haut son prochain de rang inférieur. Nous n'avons choisi ni le temps ni le lieu de notre naissance, ni la race ni la nation de nos parents ; ni leur état social ni même leur religion. Nous n'avons pu exercer de contrôle sur notre première formation, à l'âge où les opinions et les préjugés, pourvu qu'ils fussent répétés, prenaient un caractère d'indiscutable évidence ; ils venaient se mêler à la foison d'habitudes qui forment notre nature dite seconde, dont il est tellement difficile de se défaire ensuite, pour peu qu'on le veuille, si capricieuse et hors de notre arbitre qu'elle ait été sa naissance à elle aussi.

Ainsi, le plein sens du « tout est contingent » devient assez facile à percevoir dès que l'on mentionne, parmi les faits contingents, précisément celui d'être parvenu à l'existence, de naissance légitime ou non ; la couleur des yeux, le nombre des cheveux, l'ampleur ou l'étroitesse de l'imagination, et le reste, y compris la contingence indéfiniment variable qui caractérise les actions de tous les jours — et ce que je pense de tout cela, et qui peut dépendre, à son tour, d'un enseignement que j'ai reçu sans le choisir. Et je ne parle ici que des choses qui ne sont pas l'objet de notre option à nous. Or, malgré qu'on en ait, cette contingence à laquelle tous sont soumis n'empêche pas qu'on doive en tenir compte ; ce sort commun, ce nivellement, ne donne pas l'imagination à celui qui en est dépourvu. Le fait d'être né avec une vue insuffisante ne comporte pas que la société nous doive quand même un permis de conduire une auto. Semblablement, les naissances illégitimes ne doivent pas faire abolir l'intégrité du mariage, encore qu'il soit odieux d'en rendre les enfants responsables.

Il est remarquable qu'en dépit de tant de contingence et de tant d'inexplicable involontaire, autrui tienne mordicus à nous rendre responsables en particulier de ce qui ne dépendait nullement d'une libre élection. De notre race, de la condition sociale de nos parents, du style de notre nez, de la mesure de notre esprit et de tous les innombrables hasards qui nous tombent dessus même quand nous agissons de plein propos. C'est ainsi qu'en lui voulant faire du bien on peut, involontairement, heurter ou blesser le prochain. Que tout ce simplisme soit profondément enraciné dans la nature des hommes, on le voit en saint Jean : *Ses disciples lui demandèrent : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » — « Ni lui, ni ses parents n'ont péché, répondit Jésus, mais c'est pour qu'en lui se manifeste Dieu. »*¹ (Pensons ici aux amis de Job — ces grands ma-

1. JEAN, IX, 2.

tres de la justice immanente !) Comment donc les œuvres de Dieu se manifestent-elles en tout aveugle-né, en tout esprit ténébreux ou entortillé, dans tous les misérables que nous sommes plus ou moins tous ? Jésus nous dit, à ce propos, d'attendre *la nuit qui vient, où personne ne peut travailler*.¹ Dans l'entre-temps, chacun doit faire ce qu'il peut, l'Esprit soufflant où il veut.

Est-ce à dire que nous abdiquions la responsabilité humaine aux mains des fatalistes et de ceux qui ne veulent voir partout que contingences et négations de notre choix ? Aucunement. Le choix qu'on nous propose est beaucoup plus profond : il embrasse notre être entier, y compris l'abaissement dans les chutes que Dieu nous a pardonnées. « *C'est, je vous le dis, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de repentir.* »² La volonté de Dieu permet l'écroulement de l'ordre originel ; car, comme il est dit dans la bulle de l'Immaculée Conception, « Dieu, l'Ineffable, dans les profonds secrets d'un dessein caché à tous les siècles, avait résolu d'accomplir, dans un mystère encore plus profond, par l'Incarnation du Verbe, le premier ouvrage de sa bonté, afin que l'homme, qui avait été poussé au péché par la malice et la ruse du démon, ne pérît pas, contrairement au dessein miséricordieux de son Créateur, et que ce qui fut chute de notre nature, dans le premier Adam, fût réparé avec avantage dans le second. » En effet, dit saint Paul, *Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde*.³

Mais comment ce choix profond et entier se fait-il ? Comment puis-je choisir l'existence et les circonstances de vie qui me furent imposées ? Comment ce choix peut-il devenir, de quelque manière, commensurable à la volonté de ce *Dieu qui vit tout ce qu'il avait fait* : [et que] *cela était très bon*.⁴ Notre Seigneur nous l'indique en nous apprenant à prier : « *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. Que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* ». ⁵ Lorsque nous conformons de cette façon notre volonté à celle du Père, nous rentrons, pour ainsi dire, dans le principe même de notre être, principe plus intime en nous que nous ne le sommes à nous-mêmes ; et de là, nous dominons en vérité toutes les circonstances de notre vie, des premières aux dernières encore imprévisibles. Cela ne rend certes pas les choses aisées, comme le Verbe de Dieu en témoigne expressément dans sa propre Personne ! « *Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cepen-*

1. JEAN, IX, 4.

2. LUC, XV, 7.

3. Rom., XI, 32.

4. Gen., I, 31.

5. MATT., VI, 9.

dant, non pas comme je veux, mais comme tu veux ». ¹ La Sagesse éternelle a permis que surgisse en sa propre Personne un penchant à la contrariété entre sa Volonté divine et sa volonté humaine, pour autant que celle-ci, de sa nature, tend au bonheur et fuit tout mal menaçant la personne, telle la mort et toute douleur ou tristesse que nous pouvons encourir. ²

Notre vie est principalement composée de passion, au sens primitif de ce mot ; notre condition en est une de sujétion. Sans doute sommes-nous des agents doués de libre arbitre, responsables de certaines de nos activités ; mais le rayon de véritable action que le monde nous permet est fort petit en comparaison de tout ce à quoi nous sommes entraînés malgré nous. Or la liberté qu'il nous accorde et celle de l'acceptation active, volontaire, du dessein de Dieu sont sans commune mesure. La victorieuse puissance du Christ émane de sa Passion non pas en tant qu'elle est subie (elle est à ce point de vue sans mérite), mais en tant qu'elle est une passion volontairement acceptée. N'est-il pas merveilleux que le Tout-Puissant, devenu homme, ait choisi de démontrer sa puissance, sur la terre, comme aux cieux, en acceptant la forme et la sujétion de l'esclave et toutes les servitudes et toutes les contingences auxquelles est soumis l'esclave ? Il ne nous suffit pas de gagner notre pain, de poser des actes de justice, de défendre le bien commun avec force, et d'user avec tempérance des biens du corps. À coup sûr, on doit agir ainsi ! Mais tout cela peut nous faire défaut. Car *la course ne revient pas aux rapides, ni la lutte aux plus forts. Il n'y a pas de pain pour les sages, ni de richesse pour les intelligents, ni de faveur pour les savants ; car le temps de la malchance leur arrive à tous.* ³ Car il y a des justes à qui il arrive ce que mérite la conduite des méchants ; et des méchants à qui il arrive ce que mérite la conduite des justes . . . ⁴ C'est un mal dans tout ce qui se fait sous le soleil, qu'il n'y ait qu'un sort pour tous ; et que le cœur humain soit plein de malheur ; et que l'on conçoive des folies, pour les vivants durant leur vie, et après, pour les morts. ⁵ Notre-Seigneur lui-même résumait le tout lorsqu'il disait : « *Votre Père fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et descendre sa pluie sur les justes et sur les injustes* ». ⁶ Le Docteur commun a fortement souligné cette pensée « *Modo quasi indiscrete accidunt bona et mala bonis et malis : et hoc est quod dicitur Eccle., cap. ix, quod hoc pessimum est inter omnia, quae sub coelo fiunt, quia eadem cunctis eveniunt.* » Et nous apprenons, au dernier chapitre de l'*Apocalypse*, que les choses se

1. MATT., XXVI, 39.

2. IIIa Pars, q.18, a.5.

3. Eccl., IX, 11.

4. Ibid., VIII, 14.

5. Ibid., IX, 3.

6. MATT., V, 45.

poursuivront ainsi jusqu'à la fin des temps.¹ *Tunc tempus omnis rei erit*, comme l'avait annoncé l'*Ecclésiaste*.²

Nous ne devons, il est vrai, négliger jamais ce qui peut remédier aux injustices : « *Heureux les affamés et assoiffés de la justice.* » On ne nous engage aucunement à être purement passifs. Cependant, la gravité du mal qu'on dit faussement contre nous n'est pas à exagérer. Il n'est rien au regard du mal que l'on peut dire contre nous à cause de Dieu. Voilà qui importe ! « *Heureux êtes-vous, si l'on vous insulte, si l'on vous persécute, et si l'on vous calomnie de toutes manières à cause de moi* ». ³ Nous devons être prêts à souffrir des affronts personnels, vu que nos faiblesses à nous, comme le scandale qu'elles ne manquent pas de produire, ne comptent pas en cette affaire. Faut-il rappeler que le fait d'appartenir visiblement à l'Église du Christ n'autorise guère à se donner l'air d'être confirmé dans le bien ? Tout non-catholique devrait nous être l'occasion de prendre conscience de notre propre indignité devant les vérités que nous croyons fermement, et de lui témoigner notre amour de Dieu. Les contingences que nous avons nommées devraient être à elles seules des raisons très suffisantes d'une grande humilité et de la plus charitable bienveillance envers ceux qui sont visiblement éloignés de nous. Il n'est pas d'autre attitude qui se puisse qualifier d'intelligente et chrétienne.

Néanmoins, celle-ci manquerait d'intelligence, de sincérité et de charité, si elle devait s'accompagner d'une disposition à faire des compromis dans les vérités que l'Église nous propose de croire. Le retour, s'il doit s'accomplir — et il y a une vertu théologale qui, en ce point particulier, nous oblige à l'espérer — doit être semblable à celui du frère cadet qui avait laissé la maison de son père, pour s'en aller dans une lointaine contrée où survint la famine. À quoi ce fils serait-il donc revenu s'il n'avait retrouvé ni maison ni père pour l'accueillir ? Nous devons faire savoir en toute fidélité, avec une franchise et une charité non feintes, que c'est à l'égard de nos frères éloignés que le père dit à ses serviteurs : « *Vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons . . .* » ⁴ Nous souvenir aussi qu'alors que l'enfant prodigue était encore loin, son père l'aperçut et fut touché de compassion ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa longuement. À l'opposé, il y avait le fils aîné qui se durcissait et devenait jaloux.

Les difficultés du retour sont humainement insurmontables. Le bon Dieu n'a pas rendu les choses faciles en déléguant ses pouvoirs à des hommes purement hommes, sans faire cas de leurs qualités

1. Apoc., xxxii.

2. iii, 17.

3. MATT., v, 11.

4. LUC, xv, 22.

natives ou acquises. Saint Paul le dit clairement aux Corinthiens de ses disciples : *Il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens bien nés.*¹ Nous sommes sujets à oublier que ce n'est pas à Nathanaël, qu'il qualifia de « véritable Israélite, un homme sans artifice, » ni même à saint Jean, le disciple qu'il aimait, que le Christ déclarait : « *Eh bien, moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les Portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux ; quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour lié, et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour délié* ». ² De même, c'est bien à Pierre qu'il répondra : « *En vérité je te le dis : cette nuit même, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois* ». ³ Pierre, au début de la Passion de son Maître, n'a pas non plus eu la force de veiller une heure avec lui ; et c'est à lui que Jésus en fit le reproche. Ce furent encore les apôtres qui discutèrent entre eux pour savoir lequel parmi eux serait le plus grand dans les Cieux. Voici le Sauveur devenu signe en butte à la contradiction ; un tel signe il sera, même parmi les siens, jusqu'à la fin des temps. Avouons-le : il faut une grande foi pour se convaincre que Dieu peut faire de si grandes choses avec si peu, avec des apôtres à qui il dit : « *Tous vous serez scandalisés en moi.* » Il faut une foi divine pour ne pas être scandalisés du fait que *ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu.* ⁴ Cette méthode choisie par Dieu est le signe de sa puissance, et aussi une pierre d'achoppement : il les a voulus inséparables. Si l'on peut dire que Dieu a posé des problèmes à l'humanité, en voilà un. C'est sa faculté à lui de tout faire avec rien.

Tout en nous efforçant de comprendre les difficultés que doivent affronter nos frères séparés, — l'inflexible foi de l'Église, la confiance que Dieu demande aux uns et aux autres dans les moyens souvent si fragiles qu'il a choisis, puis l'obstacle créé par notre insuffisance personnelle, — nous devons souligner les trésors de l'Église du Christ, qui est son Corps : l'inépuisable richesse de sa doctrine, son espérance et son aspiration indéfectibles vers l'unité pour laquelle elle ne cesse de prier — *afin que tous soient un comme toi et moi sommes un.* Et relever l'abondance de charité qu'elle répand dans le monde, par les personnes qui ne vivent plus en elles-mêmes mais en qui vit le Christ.

1. I Cor., I, 26.

2. MATT., XVI, 18.

3. MATT., XXVI, 34.

4. I Cor., I, 27.

Il est important de répéter ces choses, en vue de prévenir l'impression qu'il faille conserver la lumière sous le boisseau, ou que le retour du frère éloigné doive se faire dans une maison évacuée. La robe sans couture, l'anneau sans faille, les chaussures pour traverser le chemin rocailleux, le veau gras, et tout ce qu'il faut pour festoyer, c'est pour lui.

La parole de l'Apôtre : *C'est du lait que je vous ai donné à boire, non une nourriture solide ; vous ne pouviez encore la supporter*,¹ elle est là pour empêcher que notre zèle se fasse trop humain, au lieu d'observer l'ordre que la Sagesse de Dieu — forte, mais suave aussi — impose. Ce n'est pas à nos personnes que doit revenir la victoire, mais à Dieu, comme chef de son Église.

Convenons qu'il y a un point où nous devrions pouvoir tomber d'accord dès l'abord : l'unité fondée sur la commune incertitude n'emporterait que le discutable avantage d'un accroissement purement numérique, formant un plus vaste ensemble, mais instable et dispersé. Quel serait en effet le corps dont l'œil pourrait dire à la main : « *Je n'ai pas besoin de toi*, » ou la tête dire à son tour aux pieds : « *je n'ai pas besoin de vous* » ?² « *Tout royaume divisé contre lui-même court à la ruine ; et nulle ville, nulle maison, divisée contre elle-même, ne saurait se maintenir* ». ³ Devrions-nous tenter une unité que Dieu même a déclarée impossible ? Aussi bien nous enfouir ensemble dans la poussière, et rendre muets nos visages dans le cachot — pour emprunter les paroles de Yahvé à Job du sein de la tempête.⁴

Humainement parlant — et il faut admettre que cet aspect existe — la situation demeure perplexe. On semble se promettre mutuellement l'accord à la condition que l'autre cède. Au vrai, les choses ne sont pas aussi simples, quoique nous puissions les faire paraître telles. Personnellement, je ne connais aucun protestant qui soit hérétique au sens qu'il se choisit lui-même à l'encontre de tout, ou qui croit que toutes les opinions se valent. Sans doute n'admettra-t-il pas au même titre l'autorité de celui qui est pour nous le Vicaire du Christ, ce qui fait une différence majeure. Ce refus n'est pourtant pas une raison de méconnaître l'adhésion des protestants à la lettre de la parole que le Saint-Esprit a fait consigner par écrit, même s'ils n'ont pas la norme requise pour en fixer les sens ; il ne nous est pas permis non plus d'ignorer le fait que leur vénération et leur perscrutation de cette lettre parfois nous en apprend, à vous et à moi. Nous sommes peut-être enclins à oublier que, parmi toutes les difficultés qu'ils ont à affronter, il en est tellement qui ont surgi dans une séparation dont ils sont innocents ; et d'autres qui peuvent être dues au

1. *I Cor.*, III, 2.

2. *I Cor.*, XII, 18.

3. *MATT.*, XII, 25.

4. *Job*, XL, 13.

scandale de notre étroitesse parfois bien mesquine — ce qui n'engage de nulle façon la sainte Église.

Il reste que nous risquons de faire trop large part à nos propres expédients d'hommes. *Si Yahvé ne bâtit la maison, en vain les maçons peinent ; si Yahvé ne garde la ville, en vain la garde veille.*¹ Les problèmes sont énormes, les pierres d'achoppement nombreuses. Rien ne sert de brusquer les choses en aveuglant nos frères éloignés, au moyen d'une lumière qui pourrait n'être que celle de l'orgueil humain, celle qu'émettait l'homme qui, *la tête haute, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes . . . »*² Seul en fin de compte l'amour de Dieu et du prochain constitue la vertu unitive. *La science enfle ; c'est la charité qui édifie. Si quelqu'un s' imagine connaître quelque chose, il ne connaît pas encore comme il faut connaître ; mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de lui.*³ *Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien . . . La charité est longanime ; la charité est serviable ; elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas, ne se rengorge pas ; elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout.*⁴

Nous venons de faire grand cas de la contingence, et de l'humilité à quoi elle nous invite. Nous savons cependant que Dieu maîtrise le contingent aussi infailliblement qu'il ordonne le nécessaire le plus rationnel. La chute du passereau et le nombre de nos cheveux sont dans ses mains. Parmi toutes les divisions et tout le désordre des choses qui sont, *Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum . . .*⁵

CHARLES DE KONINCK.

1. Ps. CXXVI, 1.

2. Luc, XVIII, 11.

3. I Cor., VIII, 1.

4. I Cor., XIII, 2.

5. Rom., VIII, 28.